

**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

LÁZÁR

Vous pouvez consulter le site de l'auteur
à l'adresse suivante :
https://neliobiedermann.ch

NELIO BIEDERMANN

LÁZÁR

Traduit de l'allemand (Suisse)
par Rose Labourie



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Lázár*
publié par Rowohlt Berlin Verlag GmbH, Berlin

© 2025, Nelio Biedermann.
Tous droits réservés.
© 2026, Belfond,
pour la traduction française.
© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-950-8

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

À ma famille

« Un poète blond perd peut-être la tête. »

Alfred Lichtenstein

L'ENFANT DE VERRE

1

Alors que l'orée de la forêt obscure était encore jonchée de la neige du siècle défunt, Lajos von Lázár, l'enfant translucide aux yeux bleu lac, aperçut pour la première fois l'homme qu'il croirait, jusqu'à sa mort et même au-delà, être son père.

C'était l'Épiphanie, le jour des Rois mages – la forêt happait les derniers rayons de lumière d'un bleu laiteux. La chambre où le petit garçon était né se situait dans l'aile ouest du château, juste à côté de la pièce aux murs bleus dans laquelle personne n'entrait jamais.

Tandis que la sage-femme nettoyait l'enfant derrière lui, Sándor von Lázár, posté à la fenêtre, scrutait le sous-bois. Il avait l'impression d'avoir vu quelque chose disparaître dans les fourrés.

Campé là, il sentait la froideur du verre,

et comme son regard balayait la lisière de la forêt, escaladait l'écorce des troncs, passait d'arbre en arbre, une faille s'ouvrit soudain en lui. Aussitôt, l'angoisse bien connue, la panique familière déferla, submergeant tout le reste – il cligna des yeux, et la faille se referma. Il poussa un soupir de soulagement. Il n'était pas comme son frère, pas comme sa mère, il était simplement légèrement fébrile, ce qui n'avait rien de bien étonnant : sa femme venait de mettre au monde un enfant à la peau transparente, qui laissait voir ses petits organes.

Le baron dîna en la seule compagnie de sa fille de six ans, qui était loin de se réjouir de la naissance de son frère. Lorsque Ida, la gouvernante allemande, avait amené Ilona dans la chambre, elle avait posé sur cette créature toute ratatinée, bleuâtre, complètement bouffie un regard grave, plissé ses yeux noisette et déclaré d'un ton laconique : « Il est fort laid. »

Puis elle s'était précipitée vers son père qui, incapable de comprendre la signification

de son teint blême, n'avait pas pensé à ouvrir la fenêtre, et elle avait vomi sur ses souliers au cuir étincelant et sur son pantalon à carreaux marron.

À présent – le baron s'était changé –, ils étaient tous les deux assis à la table à manger qui était suffisamment longue pour qu'un cochon de lait, une oie, un faisan et trois lièvres y soient servis à vingt convives. Ils gardaient le silence, habitués qu'ils étaient à ce que la conversation soit faite par Mária, qui, couchée sur des oreillers en soie moelleux dans l'aile ouest, le bébé collé contre son sein, écoutait la respiration saccadée de l'enfant, les raclements de gorge incessants d'Imre dans la chambre d'à côté et les bruits du château, avec l'impression que les oreillers l'engloutissaient, que les poches de son gilet marine étaient alourdies par des pierres dont le poids la tirait vers le bas, l'entraînant dans les profondeurs des couvertures, du matelas et des plumes d'oie. La sensation n'était pas déplaisante, pas comme dans les chutes libres ou les noyades affolées de ses songes,

c'était comme si elle sombrait tout doucement, comme si elle s'éclipsait de la vie sur la pointe des pieds – et elle n'aspirait à rien d'autre.

Son père était encore furieux contre elle, Ilona le voyait aux gestes énergiques avec lesquels il coupait sa viande rouge. Elle savait qu'il sentait son regard sur lui – il sentait instantanément tous les regards –, mais elle n'arrivait pas à détacher ses yeux de l'épaisse moustache broussailleuse qui se trémoussait au-dessus de sa bouche occupée à mastiquer.

Quand son père levait la tête, elle s'empressait de regarder sa gigantesque assiette. Elle ne comprenait pas qu'on puisse mettre un morceau de viande aussi grossier dans une assiette d'une telle splendeur, en somptueuse porcelaine de Herend, ornée de délicats papillons, libellules, oiseaux et branches de noisetier. Par chance, le lustre n'était pas allumé, les lampes à gaz accrochées au mur recouvert de papier peint en montraient déjà bien assez. L'astuce était de rester obstinément penchée sur l'assiette rehaussée de

dorures, donnant ainsi l'impression qu'on observait la nourriture, tandis qu'en réalité on ne voyait que vaguement ce qu'on était en train de découper.

Elle écoutait son père mastiquer, et elle n'avait pas besoin de lever la tête pour savoir qu'il balayait simultanément la salle du regard. Il était incroyablement fier de tout ce qu'il possédait, alors que même la petite Ilona était consciente qu'il n'y était pour rien : ils ne devaient leur richesse qu'aux personnes qui les toisaient depuis la multitude de tableaux et qui, malgré toutes les plaisanteries qu'elle leur racontait, ne la gratifiaient même pas d'un début de sourire.

Après le dîner, Sándor se rendit dans le fumoir attenant, se ficha un cigare dans la bouche et passa un moment à aller et venir en silence. Jusqu'ici, il s'était efforcé de ne pas penser au nouveau-né, mais maintenant qu'il était seul, il ne pouvait plus faire autrement. Il fumait, le front sillonné de rides, et il réfléchissait, sans être capable de dire à quoi.

L'enfant n'avait pas moins étonné M. Török, le médecin – « Je dois dire, monsieur le Baron, qu'au cours de mes nombreuses années de pratique, je n'avais encore jamais vu une chose pareille. Mais l'enfant semble être en bonne santé, les organes fonctionnent, et la peau a beau être extraordinairement fine, elle tient. Seule la lumière du soleil risque d'être dangereuse pour lui. »

L'enfant était donc en bonne santé, ce qui ne facilitait pas les choses. Le plus simple aurait été qu'il soit mort-né.

En songeant que les prochaines années de sa vie seraient gouvernées par un enfant transparent, Sándor envisagea, pendant une fraction de seconde, de prendre le petit accroché au sein de son épouse endormie, de l'emmener à la salle de bains et de lui obstruer le nez et la bouche avant d'aller le reposer sur le giron de Mária. Ainsi, Sándor pourrait reprendre le cours habituel de son existence dont le but était, selon lui, à petite comme à grande échelle, dans le tranquille compte-gouttes des années comme dans la

précipitation enchevêtrée du quotidien, de préserver les anciennes traditions et d'en créer de nouvelles. Enfant déjà, il trépignait d'impatience à l'idée de vaquer un jour à ses occupations ordinaires avec la même solennité que son père...

Enfoncer le sceau vert foncé de sa chevalière dans la cire rouge. Signer des contrats. Recevoir des relations d'affaires. Sortir sa montre à gousset de son veston. Porter son verre de vin à ses lèvres.

À l'image de son père, le baron menait une existence au rythme millimétré. Il se levait aux premiers rayons du soleil, écartait les rideaux vert sapin pour réveiller également son épouse (car il ne supportait pas qu'on paresse au lit), allait à la salle de bains se raser les joues, le menton et le cou, enduisait sa moustache d'huile d'olive et s'habillait sous les yeux bouffis de Mária, histoire de lui montrer la discipline, la salubrité et la supériorité qui étaient les siennes. Pour finir, il se rendait dans la salle à manger pour lire le journal.